

1



TESSA

Il y a des jours où j'ai l'impression de courir sur un tapis roulant qui ne mène nulle part.

Je jette un œil à mon téléphone pour regarder l'heure et essaie de diriger ma cliente vers la sortie sans en avoir l'air. Non que je ne l'aime pas, bien au contraire. C'est une cliente fidèle qui a osé accorder sa confiance à une jeune fille tout juste sortie de l'école de coiffure.

Depuis trois ans, elle demande toujours à avoir affaire à moi et m'a même recommandée à des dizaines de ses amies. Mais ce soir, il se trouve que je suis déjà en retard pour aller chercher Haley à la garderie ; alors, je veux juste qu'elle arrête de parler et qu'elle s'en aille. Je suis restée plus tard que d'habitude exprès pour elle et je le paye, maintenant. J'aurais dû me douter que je ne pourrais pas me débarrasser de ma cliente comme ça, elle qui aime toujours rester à papoter après son rendez-vous.

Après l'avoir enfin saluée sur le pas de la porte et une fois mon poste de travail nettoyé, je dis au revoir aux autres filles qui travaillent ce soir et m'engouffre dans l'air piquant de l'automne. J'enfouis les mains dans mes poches et me dépêche de rejoindre ma voiture. Sans attendre que le

chauffage ait le temps de réchauffer l'habitable, je prends la route en espérant pouvoir récupérer Haley avant l'heure de la fermeture officielle de la garderie. Mais l'aiguille de l'horloge dépasse bientôt dix-huit heures, et je sais bien que cet espoir est d'ores et déjà ridicule.

Un quart d'heure plus tard, je me gare sur le parking et me rue vers la porte d'entrée, que j'ouvre précipitamment.

– Maman !

Haley court vers moi à toute vitesse, un sourire radieux sur les lèvres, et je me penche pour la prendre dans mes bras.

– Coucou, ma chérie. Tu as passé une bonne journée ?

– Oui ! Avec Melinda, on a fabriqué des poulettes pendant les travaux manuels, aujourd'hui. Regarde ! La mienne, elle a des plumes de toutes les couleurs et ce truc rouge qui pendouille sous le bec, là.

Je ris de sa description.

– C'est très joli ! On la mettra sur le frigo en rentrant à la maison. Tu vas chercher ton manteau, d'accord ?

Elle tourne les talons et détale immédiatement. Alors que je me redresse, je vois Melinda adossée près de la porte derrière laquelle Haley a disparu.

– Bonsoir, Tessa.

– Bonsoir. Désolée, je suis encore en retard, mais j'ai eu du mal à me débarrasser de ma dernière cliente.

– Tessa...

À l'expression de son visage et au ton de sa voix – très doux –, je devine ce qu'elle va me dire. Je m'y prépare depuis cinq mois, me demandant quand cela va finir par arriver.

– Vous savez que j'aime beaucoup Haley, et je suis consciente que cette période de transition n'est pas facile pour vous, depuis que votre frère est parti. Ces derniers

mois n'ont pas dû être simples. Mais moi aussi, j'ai une famille, et, à partir de six heures, je dois être avec elle.

– Je sais. Vraiment, je suis désolée, Melinda.

Je jette un œil vers la porte derrière laquelle est cachée Haley et me mets à parler plus bas afin qu'elle ne puisse pas m'entendre.

– Il me faut un peu plus de temps que je ne le pensais pour trouver le bon rythme, depuis le départ de Cade. Je ne sais même plus comment m'excuser.

– Je sais que vous ne le faites pas exprès, mais le fait est que cela se répète encore et encore. Je crois que j'ai été très patiente et compréhensive, depuis le temps que ça dure. Je voulais vous laisser une certaine marge de manœuvre, étant donné que Cade venait souvent chercher Haley. Jusqu'ici, je ne vous ai pas facturé les dépassements horaires, mais, à partir de maintenant, je vais devoir le faire.

Je hoche la tête, les lèvres pincées. Ce n'est pas spécialement pour cette histoire de facturation des dépassements, quoiqu'ils soient exorbitants pour dissuader les parents d'arriver en retard et que je m'en passerais bien. Non, c'est surtout le fait qu'elle me dise cela de cette manière. J'ai l'impression d'être une gamine dans le bureau du directeur d'école. Même si j'ai seulement vingt-deux ans, je ne suis plus une enfant depuis bien, bien longtemps.

– Je comprends.

Elle reste muette un moment et se dandine un peu sur place.

– Ça ne me fait pas spécialement plaisir de vous le suggérer, dit-elle finalement, mais pourriez-vous trouver un lieu d'accueil plus proche de votre travail ? Ce serait peut-être plus facile d'arriver à l'heure, avant la fermeture. Je peux vous donner quelques coordonnées de...

Je secoue la tête avant qu'elle termine, sûre d'être prête à tout – *tout* – pour que Haley reste ici. Depuis sa naissance, elle n'a fréquenté que cette garderie. Après tous les bouleversements récents (le départ de son oncle cet été, l'entrée en maternelle cette année), je ne veux pas lui imposer d'autres changements.

– Non, merci, ça va aller. Je vais me débrouiller.

À cet instant, Haley, tout sourire, ses longs cheveux noirs flottant derrière elle et les yeux pétillants, déboule de la petite pièce où les enfants accrochent leurs manteaux et rangent leurs affaires. Elle est... incroyable. C'est la plus belle chose que j'aie faite de toute ma vie. Malheureusement, depuis le départ de Cade, depuis que je me retrouve vraiment seule, j'ai l'impression de ne pas être à la hauteur de cette petite merveille.

J'avais toujours cru que je maîtrisais la majorité des choses la concernant, que je m'en sortais plutôt bien avec elle. Mais, depuis que mon frère est parti, je me suis pris la dure réalité en pleine face : il m'aidait considérablement et réglait une multitude de problèmes pour moi. La chute a été rude.

Et je me débats toujours pour essayer de remonter la pente.

JASON

Ce sont des soirées comme celle-là qui me donnent envie de me tirer une balle.

Des odeurs de cuisine flottent dans la salle à manger où ma mère, mon père et moi sommes installés et entretenons une conversation forcée, comme tous les vendredis soir. Le bruit des couverts en argent sur les assiettes est le seul qui se fasse entendre dans cette pièce trop grande

remplie de bibelots qu'il ne faut pas toucher, de tableaux valant plus que le salaire annuel de certaines personnes, et de meubles qui ne devraient même plus exister. La maison de mon enfance. Si tant est qu'on puisse appeler un musée une maison.

Comme si ma mère avait une clochette sous la table pour signaler que nous avons fini l'entrée, la nouvelle bonne entre dans la pièce et débarrasse nos bols de soupe pour revenir quelques instants plus tard avec des assiettes de salade. Je hais les vendredis soir. Devoir revenir ici et écouter les deux personnes qui ne me considèrent que comme un moyen de parvenir à leurs fins... Je crois que je préférerais encore recevoir plusieurs coups de pied dans les valseuses que d'être forcé à subir ce rituel chaque semaine.

Hélas, ce sont eux qui payent les factures...

– J'ai vu Sheila hier, au club, dit ma mère d'un ton dédaigneux.

Mon père acquiesce en relevant brièvement les yeux du *Wall Street Journal* étalé devant lui. Ce fumier ne peut pas passer vingt minutes avec nous sans faire autre chose en même temps. Pas étonnant que ma mère ait eu une aventure avec le jardinier.

Mon père ne dit rien, ce que ma mère prend comme un encouragement à continuer.

– Elle s'est fait faire des injections de Botox, ça saute aux yeux. À mon avis, elle s'est fait gonfler les lèvres aussi. Franchement, si on veut se lancer là-dedans, la moindre des choses est d'être un peu plus discret. Elle pourrait...

D'un seul coup, je décroche et je me mets à penser à mille autres choses, histoire de pouvoir passer la prochaine demi-heure sans devenir fou.

Ce n'est que lorsqu'on pose le plat de résistance devant moi (du confit de canard, me dit-on) que je remarque que

mon père toussote dans le silence de la pièce. Je relève les yeux et trouve ceux de mes parents braqués sur moi.

– Quoi ?

Ma mère secoue la tête avec une moue sévère.

– Ce n'est pas une façon de parler à ses parents, Jason.

Je lève les yeux au ciel. En vingt-quatre ans, mes parents ont été beaucoup de choses pour moi, sauf peut-être des parents, justement, et ce, malgré l'envie que j'avais qu'il en soit autrement – ce que je ne leur avouerais jamais.

– Ta mère a raison. Aurais-tu oublié qui paye tout cela pour toi ?

– Oh ! rassure-toi, je ne risque pas de l'oublier, vu que tu me le rappelles toutes les semaines.

Sans me quitter des yeux, mon père boit une gorgée de bourbon avant de reposer son verre sur la table. Ce regard dur a fait pleurer autant d'hommes que de femmes. L'ayant moi-même reçu plus souvent qu'à mon tour, cela ne me fait plus rien. Je le fixe donc en retour.

– Je crois que nous avons été plus qu'indulgents et patients dans ton... *éducation*.

Il prononce ce mot comme s'il semblait lui rester en travers de la gorge, comme s'il devait le cracher pour le faire sortir. Je sens mes épaules se tendre. Il ne croit pas qu'une école d'arts plastiques – même si la mienne est une des meilleures du pays – puisse jamais me fournir le genre d'éducation dont je me suis détourné quand j'ai quitté l'université qu'il avait lui-même fréquentée, un établissement très renommé où je n'avais aucune envie d'aller. Il faut dire que je ne lui ai pas vraiment laissé le choix... Je suis parti avant la fin du premier semestre, prêt à souscrire un emprunt s'il le fallait, lorsque mon grand-père est intervenu et m'a payé ma première année en arts plastiques. Il m'a toujours dit que je devais faire ce que j'aimais, quelles

que soient les attentes de mon père. Quelles que soient les attentes de mes parents pour moi.

On peut dire que mes parents et lui avaient des visions de la vie assez différentes. Et de la famille, aussi.

Indifférent, ou ne remarquant même pas que je me suis raidi, mon père continue :

– Nous t’avons laissé prendre une année de congé après l’université pour faire Dieu sait quoi en vivant sur nos fonds. Depuis ce petit break, nous t’avons donné cinq ans pour obtenir ton diplôme, ce qui est assez risible, franchement, pour quelqu’un qui est sorti du lycée dans les cinq pour cent des mieux classés. Nous t’avons autorisé à quitter une université de premier ordre pour quelque chose de..., de plus adapté à tes goûts. Ce faisant, nous nous sommes exposés aux rumeurs qui peuvent circuler au club.

– Seigneur ! Au *club* ! Comment avez-vous survécu à ça ?

Après la mort de mon grand-père, il y a quelques années, ce sont justement ces chuchotements dans leur dos, au club, qui ont poussé mes parents à financer le reste de mes études dans une école qu’ils jugeaient indigne de moi. Mais de quoi auraient-ils eu l’air si un *Montgomery* avait dû prendre un emprunt pour financer ses études ?

– Jason Daniel, ça suffit ! aboie ma mère.

Comme si je n’avais rien dit, mon père poursuit :

– La coupe est pleine, Jason. Voilà trop longtemps que tu dépasses les bornes.

J’attends qu’il ajoute quelque chose, qu’il précise un peu de quoi il me menace, cette fois. Nous avons déjà eu ce genre d’échange, au point que je ne pourrais plus les compter, et je ne suis pas d’humeur à entrer dans son jeu.

– Vas-y, explique-toi donc, papa, parce que je ne suis pas sûr de comprendre où tu veux en venir.

– Je veux en venir au fait que nous te laissons finir ce semestre, et uniquement celui-ci. J’ai demandé à notre avocat de se renseigner sur ton travail à l’école...

– Joli... Qui as-tu soudoyé pour faire ça ?

– ... et les unités de valeur que tu as déjà eues te permettraient largement d’obtenir ton diplôme, si seulement tu voulais bien passer le diplôme final.

Il s’adosse dans sa chaise, jette sa serviette sur la table et croise les mains sur son ventre. Il me ressemble beaucoup, en plus vieux : des cheveux bruns avec un peu de gris aux tempes, des yeux noirs capables de devenir glaçants en un instant, et une taille suffisante pour se sentir important quand il entre dans une pièce. J’espère uniquement que nos ressemblances s’arrêtent au physique.

Je fais tout mon possible dans ce sens. Pour être sûr de devenir quelqu’un comme mon grand-père plutôt que comme mon père. Le fait que je me batte pour ressembler à l’homme que mon père détestait est vraiment la cerise sur le gâteau.

Souvent, j’essaie de le voir avec les yeux de quelqu’un d’autre, quelqu’un qui le respecterait, qui le craindrait même, peut-être ; mais, quoi que je fasse, il reste semblable à lui-même, depuis toujours. Un homme qui accordait plus d’attention à son journal, son téléphone ou son ordinateur qu’à son fils unique. Un homme toujours trop occupé pour se rendre aux matches de son fils quand il était petit. Un homme qui voulait que son fils soit le meilleur, pas pour son propre bonheur, mais pour le regard que les autres poseraient sur lui.

Le plus triste, c’est que je lui pardonnais tout cela, avant. Je passais outre et l’acceptais. Je n’aimais pas cela, mais je l’acceptais. Et puis, après la mort de mon grand-père, mon père a fermé la fondation que son père avait créée – une fondation qui fournissait des logements à des

gens peu fortunés –, juste pour pouvoir empocher le fric, et là, ce fut fini pour moi. À partir de ce moment, j'ai su que je ne pourrais jamais le respecter.

Voyant que je n'ai pas l'intention de discuter, il annonce la couleur sans plus de détours :

– Tes frais de scolarité seront payés pour ce semestre. Tu continueras à toucher ce qu'il faut pour ton loyer et tes dépenses courantes jusqu'à ce que tu aies obtenu ton diplôme d'architecte. La paperasse est déjà réglée ; le... nécessaire a été fait pour que tu puisses te présenter sans avoir de portfolio. En attendant que tu aies le diplôme, je veux que tu sois avec moi à la société, que tu suives tout ce que je fais pour apprendre les ficelles du métier. Je ne suis plus tout jeune et j'aimerais pouvoir prendre ma retraite dans les dix années à venir. Il te faudra bien ce temps-là pour comprendre enfin ce que tu fabriques et ne pas foutre ta vie en l'air.

– Lawrence...

D'un geste autoritaire, mon père repousse la tentative d'intervention de ma mère, ne lui accordant même pas un regard.

– Le 2 janvier, Jason. Pas un jour de plus. J'en ai assez d'attendre que tu viennes travailler et que tu cesses tes conneries de petits jeux sur ordinateur, ou quoi que tu fasses dans cette école de dessin. Il est grand temps que tu arrêtes de te conduire en enfant gâté et que tu viennes prendre ta place dans la société.